



Ciel ! Adeline, tu tomberas dans la rue. — Page 277, col. 1.

— Est-ce réellement votre père qui vient ? demanda la veuve.

La jeune fille ne répondit pas, et fit tant d'effort pour avancer la tête bien loin hors de la fenêtre, que Françoise la saisit par ses vêtements, et s'écria tout effrayée :

— Ciel ! Adeline, tu tomberas dans la rue !

Mais la jeune fille se retira brusquement en sautant de joie et courut vers la porte de la chambre en criant :

— Adolphe, Adolphe ! je l'ai vu la première.

— Où ? où ? s'écria la mère.

— Là-bas, devant le *Lion d'or*. Il descend de la diligence.

Les trois femmes se précipitèrent dans l'escalier et sortirent en courant. Arrivées dans la rue et voyant réellement Adolphe qui leur faisait de loin des signaux de joie, elles pressèrent encore leur marche.

Bien que les chalands du *Lion d'or* fussent assis devant la porte, bien que la diligence fût entourée d'une dizaine de voyageurs, et que plusieurs villageois curieux se montrassent sur leur porte, rien ne put retenir le fils ni la mère dans l'épanchement de leur bienheureuse émotion.

Ce fut un long baiser qu'Adolphe imprima sur les lèvres de sa mère presque défaillante, et il sentit, comme il l'avait souhaité, battre contre sa poitrine ce cœur qui l'aimait tant. Lorsqu'il eut murmuré quelques paroles d'ardente reconnaissance à l'oreille de sa mère, il courut à sa sœur et la pressa dans ses bras en lui prodiguant les plus doux noms.

Adeline, qui s'était tenue un instant à l'écart, vint à son tour se placer devant Adolphe, et le regarder en face sans rien dire, mais avec un sourire suppliant.

Le jeune homme, atteint d'une émotion subite, eut sans doute l'intention d'embrasser son amie d'enfance avec la même cordialité que sa mère et sa sœur ; mais, soit que sa beauté, ou la présence de tant de monde le retint, soit tout autre

sentiment, il demeura hésitant, pendant qu'une vive rougeur lui montait au front. Cependant il fit un effort sur lui-même, prit la main de la jeune fille, et balbutia, d'un ton profondément troublé :

— Adeline, bonne Adeline, vous aussi, vous venez à ma rencontre ? Vous êtes joyeuse de mon bonheur ? O merci ! merci de votre généreuse amitié.

La jeune fille regarda avec étonnement le visage d'Adolphe, et sans doute il lui eût dit que c'étaient les longues études et les veilles qui l'avaient amaigri à ce point ; mais sa mère et sa sœur le prirent chacune par une main et l'entraînèrent vers leur maison.

Près de la porte, ils aperçurent le grand-père qui revenait de porter la nouvelle. Adolphe sauta au cou du vieillard attendri, et, tout en l'accablant de marques d'affection et de reconnaissance, il le conduisit dans la maison.

Là recommencèrent les vœux de bonheur, les embrassements et les joyeux cris. Pendant longtemps Adolphe ne sut à quoi répondre, chacun parlait, riait, et interrogeait à la fois.

Adeline seule se tint plus réservée que d'habitude. Une expression de bonheur rayonnait sur son visage ; elle disait aussi de temps en temps une parole de contentement, mais elle semblait en proie à une secrète agitation.

Lorsque ces témoignages confus de la joie commune eurent duré quelque temps, la mère obligea Adolphe à s'asseoir. Personne ne l'interrompait ; il fallait qu'il fit le récit de ses études, de son examen à Bruxelles, de ses succès ; car on voulait savoir promptement, et avec tous les détails, comment il avait subi l'épreuve redoutée.

Le jeune homme satisfait au désir de sa mère et raconta combien de longues nuits et de longs jours il avait passés seul, travaillant sans relâche, dans sa petite chambre d'étude ; comment il avait flotté des mois entiers entre la confiance et la crainte, entre l'espoir et le doute ; com-

ment, à l'approche du moment décisif, ses forces avaient menacé de le trahir, et enfin comment Dieu venait de lui accorder l'ineffable bonheur de pouvoir annoncer à tous ceux qui l'aimaient la plus belle des victoires.

Il entremêla ce récit de paroles d'amour et de reconnaissance pour sa mère, pour son grand-père et pour Françoise ; sous l'influence de la joie, sa voix était devenue si pénétrante et si douce, qu'il attendrit plus d'une fois sa mère, et fit briller une larme involontaire dans tous les yeux.

Tandis qu'il parlait, sa mère pressait une de ses mains ; Françoise se tenait près de lui, de l'autre côté.

Adeline, qui était assise à quelque distance, tenait les yeux fixés sur lui avec une sorte d'étonnement. On eût dit, à voir l'expression de son visage, qu'elle n'entendait pas la voix du jeune homme et que son esprit flottait au gré de ses pensées rêveuses. En réalité, elle était complètement absorbée dans la contemplation des traits d'Adolphe. Elle l'avait connu avec les roses de la première jeunesse sur les joues, avec la douce sérénité d'une vie paisible dans les yeux, avec un front dont les pensées sérieuses ou pénibles n'avaient point altéré le poli. Maintenant, elle voyait devant elle un homme sur le front duquel les travaux de l'esprit avaient déjà creusé quelques rides, dont les joues avaient fondu à la chaleur des pensées accablantes, et dont les yeux, au lieu de briller du doux éclat d'une âme candide, étincelaient à chaque mot du feu d'un mâle courage.

Pour toute autre jeune fille qu'Adeline, le jeune homme n'eût sans doute pas gagné en beauté après un changement si complet ; mais il lui sembla que la puissance, l'intelligence et le génie se lisaient sur son visage comme l'empreinte du sceau divin. Ce qui la dominait, pendant que, muette et immobile, elle tenait les yeux fixés sur Adolphe, c'était un sentiment d'admiration et de respect.